

**Zeitschrift:** La vie musicale : revue bimensuelle de la musique suisse et étrangère  
**Herausgeber:** Association des musiciens suisses  
**Band:** 3 (1909-1910)  
**Heft:** 20

**Rubrik:** La musique à l'étranger

#### Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

#### Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

#### Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 15.01.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

tout en philosophie, un système comporte toujours un certain degré de fausseté, par le fait même que c'est un système. Chez lui, les règles générales, indéfiniment revisables, éclosent toujours des cas particuliers. Du jeu de chaque élève, il se forme et se grave dans l'esprit une image aux arêtes précises, où les points faibles ressortent nettement. Et alors jaillissent d'eux-mêmes de son imagination fertile les conseils appropriés, les comparaisons ingénieuses ou sarcastiques, les mots à l'emporte-pièce qui se fichent dans les mémoires pour n'en plus sortir. Aussi se contredit-il fréquemment. Je l'ai entendu traiter d'absurde un choix de pédale qu'il avait lui-même indiqué ; et il avait raison dans les deux cas : telle pédale, bonne pour l'un, ne valait rien pour l'autre. Il n'a donc pas de *méthode*, et il le répète volontiers. La *méthode Leschetizky*, ou plutôt *les méthodes*, c'est à quelques élèves qu'on les doit : chacun systématisé l'enseignement si riche et si varié du maître, non sans le tirer un peu à soi, et le déformer par là-même. Tel érige par exemple en point central de l'enseignement ce que le maître a trouvé nécessaire de relever avant tout *chez lui*. Aussi est-il navrant de voir ce qu'enseignent certains professeurs, surtout en Amérique, sous le nom de méthode Leschetizky. A en croire quelques-uns, tout son mérite consisterait dans une certaine position des jointures des doigts ! Et on ne peut guère s'en étonner, quand on a senti comme moi à quel point la plus belle partie de l'enseignement du maître passe par-dessus la tête de la majorité des élèves. Certes, il est bon de célébrer de toutes manières, par des statues et des médaillons, la gloire d'un pareil artiste et d'un pareil pédagogue. Mais le véritable monument, seuls ses élèves peuvent le lui éléver, ceux qui jouent et ceux qui enseignent, ces derniers s'ils prennent garde de faire connaître au monde musicien non un Leschetizky rapetissé, mutilé, une caricature de Leschetizky, mais le grand maître viennois dans toute la plénitude de sa nature si exceptionnellement riche.

EDMOND MONOD.

## La Musique à l'Etranger

### ANGLETERRE

Mai 1910.

La mort du Roi Edouard VII a considérablement ralenti le mouvement musical au commencement de ce mois. Le nouveau Roi Georges V avait bien dit qu'il désirait qu'on ne fermât pas les théâtres et les salles de concerts sauf pendant les jours de deuil officiel (exposition du cercueil à Westminster et funérailles), mais le public s'est en général abstenu de réjouissances et de distractions. Vous pouvez imaginer la perte qu'ont subie de ce fait les nombreux artistes qui avaient annoncé des concerts et retenu les salles. Et ce sont les moins fortunés qui ont le plus souffert. Plutôt que de perdre le prix de location de la salle, de cinq cents à mille francs, suivant le local, ils ont donné leur concert devant des banquettes vides ou occupées par les porteurs de billets donnés. Les autres, les artistes en vogue, ont généralement cédé à beaux deniers comptant leur contrat de location à ceux de leurs collègues qui n'avaient pas pu se procurer de salle cette saison, puis ils ont renvoyé leur concert où le public se rendra en foule, admirant le sacrifice (?) qu'ils ont fait par respect pour le deuil national. Et c'est pourquoi jusqu'au 21, après les funérailles, nous n'avons guère eu que des concerts de troisième et quatrième ordre.

Les journaux musicaux sont remplis d'articles et de correspondances au sujet des rapports que le défunt Roi avait avec la musique et les musiciens. Qu'Edouard VII ait été grand amateur de l'Opéra, nul ne le contredira, mais qu'il ait été musicien ou tout au moins amateur de musique, c'est une autre question. Il est vrai que, alors qu'il n'était encore que Prince de Galles, il était très lié avec Sir Arthur Sullivan et que c'est lui qui l'avait fait créer baronnet. Mais je soupçonne fort que ce titre a été conféré à l'ami du Prince plutôt qu'au compositeur de musique.

Voici une petite anecdote qui vous montrera ce qu'étaient les goûts musicaux du roi.

A un concert de la Société Royale de l'« Amateur Orchestra », il y a une vingtaine d'années, le Prince de Galles me parlait de la Suisse où il venait d'envoyer ses deux fils.

A ce moment, l'orchestre entame un air de ballet quelconque ; le Prince cesse brusquement la conversation et se met en devoir de marquer fortement le rythme de la musique avec son pied. Après ce ballet venait une des Symphonies de Beethoven, alors le Prince se retourne et dit, quand la musique commence : « Maintenant nous pouvons causer ».

Quant à la Reine-mère, Alexandra, elle est docteur en musique de l'Université de Dublin, mais il est superflu d'ajouter que son titre est purement honorifique. Il y a quelque temps, elle avait insisté pour que Kreissler jouât la *Chaconne* de Bach, « qu'on avait tant admirée à Londres ». Et cela, malgré l'avis du musicien de talent qui organise la musique à la cour, qui savait parfaitement que Bach ne serait pas compris dans ce milieu. Grand étonnement de la Reine de ne voir personne au piano pour accompagner Kreissler et signes non équivoques d'ennui et de déplaisir du Roi dès les premières mesures. Comme il reprochait ce choix de morceau à son intendant de la musique, la Reine a admis que c'était elle qui l'avait imposé, ajoutant : « Mais j'ignorais que ce fût un morceau si sérieux et pour violon seul ; le public de Londres, d'après les journaux, l'apprécient tellement ».

Quant au nouveau Roi, à le juger par les excellents discours qu'il prononce annuellement au « Royal College of music » dont il est président, il y a tout lieu d'espérer qu'il apportera une protection efficace et éclairée à l'art musical sous toutes ses formes. La Reine Mary, une élève de Tosti, est, dit-on, une cantatrice de talent.

Ce n'est que ces jours que j'ai appris que Robert Pollak avait donné un concert à Queen's Hall le 3 mai. Quoique Hongrois, il est un peu des vôtres, puisqu'il est fixé à Genève. Les critiques s'accordent à louer sans réserve son interprétation du Concerto en *la* de Mozart.

J'ai entendu, il y a quelques jours, un nouveau quatuor à ajouter à la liste des quatorze (et il en est d'autres que j'ignore) qui donnent des concerts de musique de chambre : le « Schwiller Quartet ». Comme technique, je n'ai rien à reprocher, sauf un peu de rudesse de son du violoncelle. Mais que c'est froid comme exécution ! Quatre virtuoses, peut-être, mais certainement pas quatre artistes. Ils ont fait entendre un quatuor de Mac Ewan, œuvre qui, il faut l'espérer, rentrera sous peu dans les cartons, d'où elle n'aurait jamais dû sortir. C'est un pastiche de l'école russe et de Debussy avec l'inspiration en moins. Dans le *Scherzo*, les dissonances sont si mal amenées qu'on pouvait se demander parfois si les quatre instruments jouaient le même morceau. En revanche, nous avons entendu un mouvement de Gardiner d'une pureté d'écriture remarquable et d'une grande fraîcheur d'inspiration et qui fait grand honneur à l'école anglaise.

Zimbalist, le remarquable violoniste, a renvoyé son concert à cause du deuil du roi. Je vous en parlerai donc la prochaine fois.

Le « Musical News » vient de publier son millième numéro et dans tous les articles que lui adressent ses correspondants et ses lecteurs se révèle un chauvinisme farouche qui voudrait exclure les compositeurs étrangers des programmes donnés par des sociétés ou des artistes anglais. Il y a longtemps que plusieurs journaux renferment des correspondances sur ce thème. Il est vrai qu'elles sont généralement signées de compositeurs « incompris » par la bonne raison qu'il n'y a dans leur musique rien à comprendre. Quand le pauvre public sera réduit à ces sortes de compositions comme nourriture musicale, les concerts n'auront plus qu'à fermer leurs portes et les « Music Halls » à agrandir leurs salles. On n'a pas idée du mal que fait ici le chauvinisme, ou plutôt le « jingoïsme » pour lui laisser son nom britannique, dans toutes les sphères d'où il devrait être soigneusement exclu. La plupart des compositeurs anglais modernes ne sont que de pâles copistes de Debussy et autres musiciens français. Et il est évident qu'ils ne gagnent pas à la comparaison avec leurs modèles. Mais cette question m'entraînerait trop loin pour aujourd'hui. J'aurai l'occasion d'y revenir une autre fois.

Je cueille dans un journal musical deux annonces de leçons de piano à six pence l'heure (60 cent.) et à huit shillings (10 francs) pour les douze leçons d'une heure chaque. Ceci explique pourquoi il nous arrive tant d'élèves qui ont mal débuté et qui doivent consacrer tant de temps à corriger leurs mauvaises habitudes. Et c'est aussi pourquoi nous assistons à une vraie levée de boucliers de professeurs qui demandent que le County Council interdise l'enseignement de la musique à tous ceux qui ne sont pas qualifiés pour cela !

L. NICOLE.

## BELGIQUE

Le Théâtre de la Monnaie vient enfin de fermer ses portes après sa longue et brillante saison de fiévreuse activité.

Les dernières curiosités furent les soirées de ballets russes (troupes de Moscou et Saint-Pétersbourg) qui ont séduit les uns, et enragé les autres. Si la partie chorégraphique pouvait être charmante, la musique qui devait l'inspirer n'était guère intéressante, et quant à danser le *Carnaval* de Schumann, cela me paraît une idée plus audacieuse que vraiment heureuse. — Il y eut encore une représentation de la *Salomé* de R. Strauss avec Mary Garden dont l'interprétation fut très discutée ; cela prouve qu'elle est personnelle et curieuse, mais rien de plus toutefois. Quant à la musique, voici déjà — qu'après *Elektra* bien entendu — celle de *Salomé* paraîtrait à plus d'un « simple et claire comme du Mozart » ! Tant mieux ; mais ne comparons quand même pas R. Strauss à cet harmonieux et pur génie de Salzbourg ! Il en est vraiment trop l'antithèse !

Pour les Concerts, à la plus grande satisfaction des amateurs de bonne musique, les auditions de l'Exposition un instant compromises, auront lieu cependant, et cela aux tarifs demandés par le Syndicat pour l'orchestre. Le premier de ces concerts, consacré à l'oratorio bien connu *Franciscus*, de M. Edgar Tinel, vient d'avoir lieu avec un plein succès.

Dans les Conservatoires et Ecoles de musique, on en est aux concours ; moment surtout palpitant pour les élèves. Les épreuves préparatoires au Conservatoire de Bruxelles ont été beaucoup plus sévères qu'à l'ordinaire ; tant mieux ; il était temps. Le côté purement musical reprend ainsi ses droits sur la simple virtuosité.

Un mouvement dans ce sens, au Concert, serait souvent tout aussi désirable.

MAY DE RÜDDER.

## ITALIE

(Retardée.)

La période qui s'est écoulée depuis ma dernière communication n'a guère offert d'intérêt dans les théâtres. Elle fut par contre assez significative au concert.

Partout les théâtres ont dû constater que les résultats financiers de leur saison principale étaient déplorables et leur ouvraient de sombres perspectives sur l'avenir. Seul, ou presque seul, le théâtre lyrique de la capitale, le Costanzi, fait exception. L'énergie inlassable et le travail sans relâche d'un Mascagni ont opéré ce miracle de verser à la fameuse Stin, société propriétaire du Costanzi, un bénéfice net de fr. 120.000. On a remercié le maître avec une maladresse incroyable, non seulement sans aucun égard pour sa lourde fatigue, mais encore en lui adressant des lettres et des sommations presque insolentes. L'auteur de *Cavalleria* a eu raison de se plaindre, il a annoncé qu'il n'avait nullement réservé, ainsi qu'on l'avait prétendu, la première d'*Isabeau* au Costanzi, puis il a quitté Rome après avoir dirigé trois concerts à l'*« Augusteum »*. Il est allé se reposer..., en travaillant avec son poète près de Plaisance.

On affirme maintenant que de grands spectacles lyriques et historiques auront lieu dans la Ville éternelle au cours de l'Exposition. Mais comme rien n'est sérieusement préparé en vue de l'exécution des œuvres anciennes, personne ne croit que des miracles puissent se produire. En attendant, et pendant le carnaval, le Costanzi sera occupé par... l'opérette !

A Milan, la question de la Scala a encore préoccupé beaucoup le public et la presse, la municipalité et les sociétaires du théâtre. Heureusement que chaque *meneghino* a pour sa ville un attachement profond, fait d'amour et d'orgueil, et qu'il n'hésite pas ainsi à ouvrir sa bourse. On a pu dès lors assurer pour quelques années encore à la Scala des spectacles de premier ordre.

Mais les nouvelles les meilleures et les plus récentes sur l'art lyrique et les artistes italiens nous viennent de... France et d'Autriche. Ici, une saison italienne dirigée par le Maestro Vigna a remporté un succès immense ; là c'est Toscanini qui triomphe au Châtelet avec Caruso, bien que l'on prétende qu'à l'heure actuelle le « gosier » du fameux ténor ne vaille plus les douze mille francs qu'on lui paie par soir.

J'allais empiéter sur le domaine réservé de mon confrère de Paris. Qu'il me le pardonne. Je reprends bien vite le chemin de l'Italie, afin de dire quelques mots encore des concerts.

C'est à Rome que le mouvement musical a été le plus considérable, au point de vue symphonique, puisque, en moins de six mois, nous avons vu se succéder quarante-sept concerts d'orchestre. Et l'intérêt du public a été constant. C'est à peine si la fréquentation d'une ou deux matinées a légèrement faibli, en sorte que, même au point de vue affaires, on ne pouvait espérer mieux. L'orchestre est réengagé pour une période de dix-huit mois à dater du 2 novembre prochain. Il servira évidemment aussi aux spectacles lyriques, ce que nous regrettons, car il faut prévoir le retour de maint inconvénient dont on eut à souffrir autrefois déjà.

Parmi les derniers concerts de l'« Augsteum », il en est un qui attirera très particulièrement notre attention, puisque trois maestri y firent à la fois leurs débuts comme compositeurs symphoniques. On a tant dit et répété que la musique symphonique n'est pas le fort des musiciens italiens, que chacun commençait à y croire. Le « trio » qui s'est présenté à l'« Augsteum » donne à ce préjugé un démenti éclatant. Et chacun a son caractère propre : M. Guglielmi est un robuste, un positif qui ne cherche pas « midi à quatorze heures » et dont le style a une fermeté étonnante ; M. Gasco, un impressionniste de bon aloi et qui traite l'orchestre en maître ; M. Muzii, abruzzese plein de feu, suffisamment original et qui se fit l'interprète plein de poésie d'une ballade de Tennyson, *Lady Godiva*. Le public a accueilli très favorablement ces trois symphonistes qui apportent à ce genre spécial des moyens personnels vraiment remarquables. Quant à nous, nous saluons ici avec joie un « renouveau ».

Je tiens à mentionner encore l'audition d'œuvres des « Prix de Rome » actuellement en séjour au Pincio, dans la féerique Villa Médicis, où loge, comme on le sait, l'Académie de France. Il y a plus de cent années que la faveur dont les peintres jouissaient par un arrêt de Colbert, fut attribuée aussi à deux musiciens. Parmi les célébrités musicales qui ont passé par l'admirable « boschetto » de la Villa Médicis, je mentionnerai seulement Daussoigne, Chélard, Hérold, Panseron, Halévy, Berlioz, Ambroise Thomas, Bousquet, Gounod, Bazin, Massé, Guiraud, Paladilhe, Dubois, Bourgault-Ducoudray, Massenet, Paul et Lucien Hillemacher, Marty, Vidal, Debussy... et je m'arrête, car ce dernier marque une étape et attire parfois dangereusement les sympathies des jeunes. Les pensionnaires de cette année qui se sont présentés comme compositeurs, MM. Mézelières, Gailhard et Le Boucher ont assez bien répondu à ce qu'on attendait d'eux. L'audition de leurs œuvres a été l'une des parties les plus charmantes de la fête que l'on célèbre chaque année à la Villa Médicis pour l'exposition des ouvrages des pensionnaires, fête honorée toujours de la présence de LL. MM. le roi et la reine d'Italie.

L'Italie, elle aussi, a fait l'essai d'un pensionnat musical : depuis quelques années des bourses d'études, avec séjour à Rome, ont été fondées. Mais les deux jeunes artistes qui en ont profité, MM. Gennaro Napoli et Barbieri n'ont guère réussi avec leur « envoi final » et, pour l'année qui court, aucune pension n'a été accordée à la suite des premiers examens. C'est un moyen sûr pour éviter les échecs et les « fours » successifs.

Un peu partout la mémoire de Robert Schumann a été célébrée, à l'occasion du centenaire de sa naissance, — partout sauf à Rome où l'on est toujours en retard pour ce genre de choses... C'est dans quelques mois que je pourrai vous dire si l'on s'est décidé à faire quelque chose. Mais l'attention des entrepreneurs de distractions musicales est dirigée maintenant sur un autre point : le Congrès de musiciens qui se tiendra à Rome en avril 1911. Ce sera l'un des premiers en date et l'un des plus importants parmi les congrès de l'Exposition.

IPPOLITO VALETTA.

## La Musique en Suisse.

**Berne et Bâle.** Nous devons encore ajouter à nos notes précédentes sur la vie musicale bâloise, deux solennités importantes. Tout d'abord le concert de la « Liedertafel » qui interpréta une grande œuvre de son directeur, M. Hermann Suter : *Volker's Nachtgesang*. C'est là une composition de valeur, un chœur « à la Hegar ». Parmi les autres chœurs de ce même concert, les œuvres de moindres dimensions de Volkmar Andreae — *Pfyl-*